

HOMÉLLE 15

«Cette première alliance a eu aussi des lois et des règlements touchant le culte de Dieu, et un sanctuaire terrestre. Car, dans le tabernacle qui fut dressé, il y avait une première partie où étaient le chandelier, la table et les pains de proposition, et cette partie s'appelait le Saint. Après le second voile était le tabernacle appelé le Saint des saints, où il y avait un encensoir d'or, et l'arche de l'alliance toute couverte d'or, dans laquelle étaient une urne d'or, pleine de manne, la verge d'Aaron, qui avait fleuri, et les deux tables de l'alliance. Au-dessus de l'arche il y avait les chérubins de la gloire qui couvraient le propitiatoire de leurs ailes. Mais ce n'est pas le lieu de parler de ces choses en détail.»

1. Paul a démontré que la première alliance devait finir, en se servant du pontife, du sacerdoce et de l'alliance elle-même; il l'établit maintenant par la forme du tabernacle. Et comment ? – En employant les mots de Saint et de Saint des saints. Dans le premier se retrouvent les symboles du temps passé, où tout repose sur le sacrifice; le second est la figure du temps présent. Il appelle Saint des saints le ciel, et le voile qui le cache à nos yeux, et la chair qui pénètre jusqu'au sanctuaire qui est au dedans du voile, où le Sauveur a pénétré par le voile de sa chair. Mais il est bon de remonter plus haut. Et que dit-il ? «Cette première a eu aussi ...» – Qu'est-ce que cette première ? – La première alliance. «Des lois et des règlements touchant le culte.» Que signifie «des lois et des règlements ?» Ce sont les symboles et le rite. C'est comme s'il disait qu'elle eut alors, mais qu'elle n'a plus. Il montre qu'elle a fait place à la nouvelle alliance. Elle eut alors; c'est pourquoi elle n'est plus en vigueur aujourd'hui, bien qu'elle ait été établie. «Et un sanctuaire terrestre.» Il veut dire du monde, puisqu'il était permis à tous d'y pénétrer, et que dans ce même sanctuaire pouvaient se réunir les Prêtres, les Juifs, les prosélytes, les Gentils, les Nazaréens. Il était du monde, puisque les Gentils y avaient accès. «Car dans le tabernacle qui fut dressé il y avait une première partie qui s'appelait le Saint, et où étaient le chandelier, la table et les pains de proposition.» Ce sont les symboles du monde. «Après le second voile.» Après le premier voile en venait donc un autre qui recouvrait «le tabernacle, appelé le Saint des saints.»

Voyez comme il nomme tabernacle tout ce qui sert d'habitation comme les tentes. «Où il y avait un encensoir d'or, et l'arche d'alliance toute couverte d'or, dans laquelle étaient une urne d'or, pleine de manne, la verge d'Aaron, qui avait fleuri, et les deux : tables de l'alliance.» C'étaient autant de respectables et éclatants témoignages de l'ingratitude des Juifs. «Et les tables de l'alliance,» que Moïse avait brisées; et la manne qui rappelait les murmures de ce peuple, et que Moïse avait ordonné de conserver dans une urne d'or comme un monument pour la postérité. «Et la verge d'Aaron, qui avait fleuri.» Car ils s'étaient révoltés, et, pour transmettre la mémoire de leur oubli des nombreux : bienfaits reçus, le législateur avait voulu qu'on plaçât ces choses dans l'arche. «Au-dessus il y avait les chérubins de la gloire, qui couvraient le propitiatoire de leurs ailes.» – Que veut dire l'Apôtre par «les chérubins de la gloire ?» – Il veut dire glorieux, ou bien dépendants de Dieu. C'est avec raison qu'il exalte ces choses pour montrer l'excellence de celles qui suivent. «Mais ce n'est pas le lieu de parler de ces choses en détail.» Il exprime par là qu'elles n'étaient pas seulement ce qu'elles paraissaient, et qu'elles renfermaient des sens cachés. «Dont il ne faut pas s'occuper maintenant en détail;» parce qu'elles ont besoin sans doute de plus longs développements. «Or, ces choses étant ainsi disposées, les prêtres entraient en tout temps dans le premier tabernacle, lorsqu'ils étaient dans l'exercice des fonctions sacerdotales.» D'où il faut conclure que, si ces choses existaient, les Juifs n'en jouissaient pas; car ils ne les voyaient pas. C'est pourquoi elles n'étaient pas plus pour eux que pour ceux qui ne devaient y trouver qu'une figure. «Mais il n'y avait que le seul pontife qui entrât dans le second, et seulement une fois l'année, non sans y porter du sang, qu'il offrait pour ses propres ignorances et pour celles du peuple.»

Remarquez-vous comme par avance il établit les figures ? En effet, de peur qu'on n'objectât la raison d'un seul sacrifice et d'une seule offrande faite par le pontife, il montre qu'il en a été de même bien des siècles avant, lorsque ce qu'il y avait de plus saint et de plus redoutable ne s'accomplissait aussi qu'une fois. Paul dit bien encore : «Non sans y porter du sang.» Non sans effusion de sang, il est vrai, mais d'un sang bien autrement précieux; l'ancien sacrifice n'avait pas autant de prix. Il nous fait voir de la sorte que le sacrifice à venir n'a pas besoin de feu, et s'accomplit par le sang. Dès qu'il a attaché à la croix ce nom de sacrifice, parce qu'elle n'use ni de feu ni de bois, et que l'oblation n'a lieu qu'une seule fois par le sang, il

établit que c'est ce qui arrivait pour l'ancien sacrifice, à savoir qu'on n'offrait le sang qu'une fois. «Qu'il l'offrait pour lui et pour les ignorances du peuple.» Remarquez qu'il ne dit pas, pour les péchés, mais, «pour les ignorances,» de peur que les Juifs n'en conçussent de l'orgueil. Car on n'en a pas moins péché, bien qu'on o'y ait pas consenti. Seulement, n'y ayant pas consenti, on est dans l'ignorance, et personne n'en est exempt. En disant : «Pour lui,» saint Paul donne la preuve que Jésus Christ était un pontife bien plus parfait que celui des Juifs. Comment concevoir, en effet, qu'il se fût offert pour lui-même, lui qui n'avait rien de commun avec le péché ? – Et pourquoi parler ainsi, demande-t-on ? – Pour établir la supériorité de l'un sur l'autre. Il ne se livre ici sans doute à aucune considération; mais il examine ensuite, et voici comment : «Le saint Esprit nous montrant par là que la voie du vrai sanctuaire n'était point encore découverte, pendant que le premier tabernacle subsistait.» Les choses ont donc été disposées ainsi, dit-il, pour nous apprendre que l'entrée du Saint des saints, c'est-à-dire du ciel, n'était pas encore ouverte. Ne nous imaginons donc pas que, parce que nous n'y pouvons pénétrer, il n'existe pas; car nous ne sommes même pas entrés dans le premier sanctuaire. «Et cela même était l'image de ce qui se passait en ce temps.»

2. Qu'entend-il par ce temps ? – Celui qui a précédé la venue de Jésus Christ; car après cet avènement il ne dirait pas que le temps est instant; comment le serait-il, étant déjà venu et ayant pris fin ? Ce n'est pas tout : «Cela même était l'image de ce qui se passait en ce temps.» C'était donc une figure. «Pendant lequel on offrait des dons et des victimes, qui ne pouvaient rendre juste et parfaite la conscience de ceux qui rendaient à Dieu ce culte.» Avez-vous vu comme il explique clairement ce que signifient ces paroles : «La loi ne conduit personne à une parfaite justice,» et celles-ci : «S'il n'y avait eu rien de défectueux dans la première alliance ?» Comment ? – Au point de vue de la conscience. Les sacrifices ne purifiaient pas l'âme encore et ne lavaient que les corps : «Par la loi d'une ordonnance charnelle.» (Heb 7,16) Ils ne pouvaient effacer ni l'adultère, ni l'homicide, ni le sacrilège. Jugez par ces mots : Mangez de ceci, abstenez-vous de cela, à quel point ces sacrifices étaient indifférents, «puisqu'ils ne consistaient qu'en des viandes et des breuvages, en diverses ablutions ...» Prenez ce breuvage. Bien qu'il n'eût été rien statué au sujet de la boisson, l'Apôtre en parle comme du reste, pour en réduire la valeur. «En diverses ablutions et en des cérémonies charnelles, et qui n'avaient été imposées que jusqu'au temps où cette loi serait corrigée.» Telle est la justice selon la chair. Aussi rejette-t-il ces sacrifices, en montrant qu'ils n'ont eu aucune vertu et qu'ils n'ont été pratiqués que jusqu'au temps de la réforme. «Mais Jésus Christ, le pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus excellent qui n'a point été fait de main d'homme.» Il s'agit de la chair, et c'est en toute vérité qu'il appelle ce tabernacle plus grand et plus excellent; là réside Dieu le Verbe et toute la vertu de l'opération du saint Esprit. «Dieu ne mesure pas l'Esprit.» Ou bien encore le dit-il excellent, parce qu'il est sans tache et qu'il est réellement plus parfait.» C'est-à-dire qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire. Voilà comment il est plus grand; il ne serait pas l'œuvre de l'Esprit saint, s'il avait été bâti de main d'homme. «Qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire;» ce qui s'entend, non des choses créées, mais de l'intervention divine; car il a été formé par le saint Esprit.

Voyez-vous comme il nomme le corps tour à tour tabernacle, voile et ciel ? «Par un tabernacle plus grand et plus excellent;» puis : «Au moyen du voile, c'est-à-dire de sa chair;» puis encore : «Jusqu'au sanctuaire qui est au dedans du voile;» enfin : «Pénétrant, dit-il, dans le Saint des saints,» pour s'y trouver en présence de Dieu. Pourquoi fait-il ainsi ? Pour nous apprendre que, quelle que soit l'expression, la signification est la même au fond. Par exemple, le voile est le ciel; car de même qu'il sépare le Saint comme par un mur, de même la chair voile à nos regards la divinité. La chair est donc un tabernacle, puisqu'elle la possède; et le tabernacle peut être appelé ciel, puisqu'il renferme le pontife. «Mais Jésus Christ, le pontife des biens futurs, étant venu.» Paul ne dit pas : Ayant été fait pontife, mais : «Etant venu» ce qui signifie qu'il n'a succédé à personne dans cette fonction. Il n'est pas venu d'abord, puis en a été chargé; c'est tout un. Et il ne dit pas non plus : Etant venu comme pontife des choses qui s'offrent en sacrifice, mais comme pontife «des biens futurs;» comme s'il ne pouvait tout exprimer par le récit. «Et il est entré une seule fois dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs et des veaux;» tout a été changé : «Mais avec son propre sang.» C'est ce sanctuaire qu'il appelle le ciel. «Il est entré une seule fois dans le sanctuaire, nous ayant acquis une rédemption éternelle. " Et ce mot «acquis,» s'applique aux choses incertaines, au delà de notre attente.

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

Comment concevoir, en effet, qu'il ait acquis la rédemption éternelle en ne pénétrant qu'une seule fois dans le sanctuaire ? Il le confirme en poursuivant : «Car, si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse, sanctifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté charnelle; combien plus le sang de Jésus Christ, qui par le saint Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant ?» En effet, si le sang des taureaux purifie les corps, à plus forte raison le sang de Jésus Christ lavera-toit les souillures de l'âme. Et, de peur qu'en entendant cette expression : «Sanctifie,» on n'en exagère l'importance, il indique et montre la différence entre les deux manières de sanctifier : l'une simple, l'autre sublime. Et il faut qu'il en soit ainsi, quand on compare le sang des taureaux au sang du Christ. Paul ne se contente pas de la qualification de l'offrande, il en établit le mode : «Qui par le saint Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache.» C'est bien la victime sans tache, exempte de toute souillure. «Par le saint Esprit,» et non point par le feu, ni de quelque autre manière. «Purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes.» Il dit avec raison : «Des œuvres mortes.» Si quelqu'un avait en ce temps touché un mort, il fallait qu'il se purifiât; à présent, ce sont les œuvres mortes qui souillent la conscience. «Pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant.» C'est nous faire comprendre que quiconque n'a que des œuvres mortes à produire ne peut rendre un vrai culte au Dieu vivant. Par «un vrai culte au Dieu vivant,» il montre en quoi doit consister l'offrande. C'est pourquoi la nôtre est vivante et véritable; tandis que celle des Juifs est morte et mensongère.

3. Que personne donc ne s'approche de Jésus Christ avec des œuvres mortes; car, s'il était nécessaire auparavant que celui qui avait touché un mort se purifiât pour pénétrer dans le tabernacle, avec combien plus de raison ne doit-il pas y entrer celui qui a des œuvres mortes, la souillure étant beaucoup plus grande. Les œuvres mortes sont celles qui n'ont pas de vie, et qui répandent une odeur fétide. De même qu'un corps inanimé, bien loin d'être utile aux sens, afflige ceux qui s'en approchent; de même aussi le péché frappe en nous la faculté de raisonner, et, ne permettant pas même le calme à notre esprit, l'agite et le trouble sans cesse. On dit que la peste corrompt les corps aussitôt qu'elle s'y déclare. Tel est le péché, qui lui est en tout semblable. Il ne commence pas par répandre la contagion dans l'air, se réservant ensuite d'attaquer les corps; il fond soudain sur l'âme. Ne voyez-vous pas à quel point ceux qui sont atteints de la peste sont excités, tourmentés, envahis par la corruption; comme leur aspect est dégoûtant, comme enfin ils sont immondes en tout ? Ainsi ceux qui pèchent, bien qu'ils ne le voient pas. Car, dites-moi, n'est-il pas pire que l'homme atteint de la fièvre, celui qui est en proie à l'avarice ou à la volupté ? N'est-il pas plus impur que les pestiférés, celui qui commet et souffre tout ce qui est honteux ? Quoi de plus laid qu'un avare ? Il est prêt à tout ce qui ne rebute ni les courtisanes ni les comédiennes. Que dis-je ? bien plus disposé qu'elles; non seulement il ne répugne pas, mais il condescend aux choses les plus viles, tour à tour flatteur et plein d'audace et d'orgueil sans nécessité, ne se soumettant à aucune règle, s'asseyant souvent en complaisant dans la compagnie d'impies et de charlatans corrompus et dépravés, bien plus misérables et plus abjects que lui; mais prodiguant l'insulte et l'outrage à des hommes bons et vertueux en tout point.

Vous avez vu des deux côtés l'indécence et l'audace; mais l'avare est rampant et arrogant comme il ne se peut dire. Les courtisanes se tiennent chez elles, et leur crime consiste à se prostituer pour de l'argent; mais elles ont comme une excuse dans leur pauvreté et dans la faim qui les presse; et encore il s'en faut de beaucoup que l'excuse soit suffisante, puisqu'elles pourraient s'entretenir en travaillant. L'avare, lui, n'est pas chez lui, mais au milieu de la cité, et c'est là qu'il vend, non pas son corps, mais son âme au démon, pour qu'il la possède, comme il possède la courtisane, et qu'après avoir assouvi sa passion il s'en aille; et toute la ville en est témoin, non pas seulement deux ou trois personnes. C'est aussi le propre des courtisanes de se donner à ceux qui les paient, qu'ils soient esclaves, libres, moines ou autres; ils sont les bienvenus, pourvu qu'ils aient de l'or à offrir. Fût-on des plus nobles, sans argent on n'est point reçu. Les avares sont de même; ils se détournent des bonnes pensées, qui n'ajoutent rien à leurs richesses, et entretiennent commerce avec les méchants et les impies pour de l'or, commerce honteux qui dégrade la beauté de leurs âmes. De même, en effet, que les courtisanes sont laides et noires, grossières et replètes, difformes et de tout point hideuses; ainsi deviennent les avares, qui ne parviennent pas à déguiser leur difformité morale sous le fard dont ils se couvrent. Comment cacher ses pensées, lorsque cette laideur est à son comble ? Ecoutez ce que dit le prophète au sujet de l'effronterie des courtisanes : «Vous avez pris le front d'une femme débauchée; vous n'avez point voulu rougir.» (Jer 3,3) Ces paroles peuvent s'appliquer aux avares; on peut leur dire aussi : Vous êtes effrontés

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

envers tout le monde, non pas pour ceux-ci ou ceux-là, mais pour tous. – Et comment ? – Parce que l'homme possédé de l'avarice ne respecte ni père, ni enfant, ni femme, ni ami, ni frère, ni bienfaiteur, personne. Que parlé-je d'ami, de frère et de père ? Il n'a pas même la crainte de Dieu; il traite tout de fable, rit de tout, et enivré de sa passion, il ne saurait prêter l'oreille à rien de ce qui pourrait lui être utile. Mais, ô folie ! que disent-ils ? – Malheur à toi, divinité des richesses, et à celui qui ne te possède pas ! – Je me sens ici transporté de colère, et je m'écrie : Malheur aussi à ceux qui tiennent un tel langage, fût-ce même en riant ! Dieu ne les a-t-il pas menacés en ces termes : «Nul ne peut servir deux maîtres ?» (Mt 6,24) Et, lorsque vous osez prononcer ces choses pour votre condamnation, vous déchaînez la menace ? Paul n'appelle-t-il pas l'avarice une idolâtrie, et l'avare un idolâtre ? Et vous riez comme ces femmes mondaines ? et vous provoquez au rire à la façon des comédiennes ?

4. Le rire renverse et ruine tout; il est passé dans nos usages et dans nos mœurs, dans nos plaisirs comme dans nos relations. Rien de solide, rien de sérieux. Je ne parle pas seulement pour les gens du monde. L'église est aussi envahie par le rire. Quelqu'un fait-il une plaisanterie, tous les assistants de rire aussitôt, et, chose étonnante, il en est qui continuent de rire pendant que l'on prie. Le démon est partout, il souffle dans tous les cœurs, il y règne en souverain; Jésus Christ est méprisé, chassé, et l'église n'est comptée pour rien. Ecoutez Paul : «Qu'on n'entende point parmi vous de paroles déshonnêtes, ni folles, ni bouffonnes.» (Ep 5,4) Il met la bouffonnerie de pair avec l'indécence; et vous riez ? Qu'est-ce que la folie ? C'est un débordement de paroles inutiles. Et vous riez, et vous épanouissez votre visage, vous qui êtes moines ? Vous qui portez la croix, qui vivez dans les austérités, vous riez, dites-moi ? Quand est-ce que vous avez vu rire notre Seigneur ? Jamais; souvent vous l'avez vu triste. Il pleure en regardant Jérusalem; il se sentit troublé quand il pensa à Judas qui devait le trahir, et il s'attendrit aussi lorsqu'il était sur le point de ressusciter Lazare. Et vous riez ? Si celui qui ne s'afflige pas des péchés d'autrui mérite d'être accusé, comment pourra-t-il prétendre au pardon, celui qui rit, au lieu de déplorer ses propres fautes ? C'est le temps du deuil et de l'affliction, de la pénitence et de la soumission, de la lutte et des généreux efforts; et vous riez ? Ne voyez-vous pas comment Sara fut réprimandée ? N'entendez-vous pas le Christ : «Malheur à ceux qui rient, parce qu'ils pleureront ?» (Lc 6,25) Vous psalmodiez ce verset tous les jours. Est-ce que vous dites : J'ai ri ? répondez-moi. – Nullement. – Que dites-vous donc ? «Je me suis épuisé à force de gémir.» Et peut-être s'en trouve-t-il d'assez effrontés et d'assez frivoles pour rire de la réprimande, puisque nous parlons de rire; car telle est la démence et la fureur de l'esprit possédé du rire, qu'il est insensible même à la réprimande. Le pontife offre-t-il à Dieu le sacrifice au nom de tous ? vous riez sans crainte ? vous méprisez les prières qu'il adresse aussi pour vous ? N'entendez-vous pas la sainte Ecriture, lorsqu'elle dit : «Malheur aux contempteurs ?» Et vous ne frémissiez pas ? vous n'êtes pas capables de vous retenir ? Si vous entrez à la cour, vous parez votre extérieur, vous composez votre visage et votre démarche, vous vous observez en tout; et dans le temple, qui est la vraie cour, la cour des choses célestes, vous osez rire aussi ? Je n'ignore pas sans doute que vous ne voyez pas; mais sachez que les anges sont partout et principalement dans la maison du Seigneur, où ils font cortège au Roi des rois, et que tout est rempli de la présence des puissances du ciel.

Mes paroles s'adressent aussi aux femmes. Elles ont plus de retenue en présence de leurs maris, et, si elles se permettent de rire, ce n'est pas toujours, mais seulement dans les moments de délassément et de loisir, ce qui n'a pas lieu ici. Vous vous cachez la tête et vous riez, ô femme, quand vous êtes dans l'église ? vous êtes entrée pour vous prosterner devant Dieu, le prier et le supplier de vous accorder le pardon de vos fautes; et c'est en riant que vous vous en acquittez ? Comment parviendrez-vous à l'apaiser ? – Quel mal y a-t-il donc à rire ? – Il n'y a pas de mal à rire, mais à rire sans mesure et à contre-temps. Le rire nous est permis, lorsque nous revoyons un ami après de longues années d'absence, pour témoigner de notre joie; lorsque nous nous trouvons en présence de personnes frappées d'étonnement et de crainte, pour les rassurer par notre sourire, et non pas pour que nous éclatons toujours de rire. Il nous est enfin permis de rire, afin de reposer notre esprit par moments, sans le dissiper. De ce que l'amour de la créature est en nous, il ne s'ensuit pas que nous soyons tenus de nous y livrer, moins encore d'en faire un usage immodéré. Nous devons plutôt le réprimer, et ne pas dire : Livrons-nous-y, puisqu'il est en nous. Servez Dieu avec vos larmes; elles laveront vos péchés. Je sais que plusieurs se rient de nous : De suite les larmes, s'écrient-ils; c'est pourquoi c'est le temps des larmes. Je sais aussi que d'autres font des présages : «Mangeons et buvons, car nous mourrons demain, prédisent-ils.» (I Cor 15,32) «Vanité des vanités, et tout est vanité.» (Ec 1,2) Ce n'est pas moi qui le dis, c'est celui qui avait l'expérience de toute chose.

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

Ecoutez-le : «J'ai bâti des maisons, j'ai planté des vignes, j'ai fait faire des réservoirs d'eau, j'ai eu des serviteurs et des servantes.» (Ibid., 2,4-7) Et après, que dit-il ? «Vanité des vanités, et tout est vanité.» Pleurons donc, mes très chers frères, pleurons, afin de pouvoir rire et nous réjouir sincèrement au temps de la véritable allégresse. Les joies d'ici-bas sont entièrement mélangées de tristesse, on ne peut les trouver pures; celles de là-haut dégagées de toute ruse, de toute fourberie sont sans aucun alliage ni danger. C'est de celles-ci qu'il se faut réjouir, c'est à ces joies que nous devons prétendre. Il ne nous est d'ailleurs permis de les obtenir qu'à la condition d'opter pour ce qui est utile plutôt que pour ce qui est agréable, de supporter volontiers l'affliction et de tout accepter avec reconnaissance. C'est le moyen de mériter le royaume des cieux par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, auquel, avec le Père et le saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, gloire, puissance, honneur. Amen.